

Chapitre premier

*Après maints supplices, il crie à l'injustice au tribunal des enfers.
Une rouerie, et le voilà réincarné en âne aux blancs sabots.*

Mon histoire commence le 1^{er} janvier 1950.

Pendant les deux ans et plus qui ont précédé cette date, j'ai enduré, dans le monde des enfers, des tortures si atroces qu'elles dépassent tout ce que peut se représenter l'imagination humaine. À chaque comparution pour interrogatoire, je n'ai pas manqué de crier à l'injustice. Les sons lugubres et pathétiques de ma voix se sont propagés en vagues d'échos jusqu'aux moindres recoins de la salle d'audience du roi des enfers. Si j'ai souffert dans mon corps sous les plus terribles supplices, je n'éprouve aucun repentir, cela m'a valu une réputation de dur. Je sais fort bien qu'un grand nombre de sbires m'admirent en secret, je sais également que ce bon vieux roi des enfers est excédé. Afin de m'amener à résipiscence, ils ont mis au point la plus cruelle des tortures qui ait jamais existé dans le monde des ombres : ils m'ont jeté dans un chaudron d'huile bouillante, où ils m'ont tourné et retourné pendant un bon moment, tout comme on fait frire un poulet, la douleur que j'ai ressentie ne peut être exprimée par des mots. Ensuite ils m'ont harponné avec une fourche, puis, me gardant soulevé haut au-dessus du sol, ils ont gravi une à une les marches menant à la salle d'audience. Les sbires, de chaque côté, émettaient des sifflotements qui faisaient penser à des chicotements de chauves-souris vampires. L'huile gouttait de mon corps, tombait avec bruit sur les marches, dégageant des volutes de fumée jaune... Avec beaucoup de précautions, ils m'ont déposé sur la dalle en pierre sombre devant la salle d'audience, se sont agenouillés et ont dit au roi des enfers :

« Votre Majesté, le supplice est achevé. »

Je sais que je suis grillé à point, croquant et croustillant, et que, au moindre heurt, je peux être réduit en pièces. J'entends, venant de la vaste et haute salle d'audience, s'élevant parmi les lumières des cierges, la question posée par le roi des enfers sur un ton presque moqueur :

« Ximen le Trublion¹, tu feras encore des tiennes ? »

[Je vais être franc avec toi, à ce moment-là j'ai eu un passage à vide.]

Je suis tout calciné, à plat ventre dans la flaque d'huile tandis que de mon corps montent des crépitements de chair qui éclate. Je suis conscient du fait que ma capacité à supporter la souffrance a atteint ses limites, que si je ne cède pas, allez savoir quel châtiment atroce ces fonctionnaires cupides et corrompus vont encore inventer pour me tourmenter. Mais voilà, si je capitule ainsi, toutes les tortures subies auparavant ne l'auront-elles pas été en vain ? Je m'efforce de redresser le crâne pour regarder en direction de la lumière des cierges. J'ai l'impression que ma tête peut, à tout moment, se détacher de mon cou. J'aperçois le roi des enfers entouré de juges, tous ont le visage oint d'un sourire finaud. Un flot de colère m'envahit soudain. Et puis advienne que pourra, me dis-je, au risque d'être broyé sous leur meule, d'être réduit en bouillie dans leur mortier en fer, c'est plus fort que moi, il me faut lancer ce cri :

« Je suis innocent ! »

Je clame ainsi mon innocence tout en envoyant des postillons d'huile à l'odeur forte. « Je suis innocent ! Moi, Ximen Nao, j'ai vécu trente ans dans le monde des humains, j'ai aimé travailler, je me suis montré diligent et économe dans la tenue de ma maison, j'ai donné pour la construction de ponts et de routes, j'ai fait le bien autour de moi. Dans chaque temple du canton de Dongbei relevant du district de Gaomi on peut voir des statues des divinités restaurées avec mes dons ; chaque pauvre de ce canton a pu se nourrir grâce aux aumônes en grains que je lui ai faites. Mais chaque grain de céréales a été engrangé dans mon grenier à la sueur de mon front, chaque sapèque de mon coffre a été le fruit de ma peine. Je me suis enrichi grâce à mon labeur, et c'est mon ingéniosité qui a fait prospérer ma famille. Je suis sûr de n'avoir rien fait de toute ma vie qui pèserait sur ma conscience.

1. Le prénom du personnage est Nao, qui signifie « Trublion », Ximen étant le nom de famille. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

Pourtant, et là je m'égosille, moi, un homme si bon, si droit, un si brave homme, voilà qu'ils m'ont ligoté serré, m'ont poussé jusque sur le pont et m'ont fusillé !... Ils ont tiré sur moi à bout portant avec un fusil de fortune rempli à moitié de poudre et de grenaille, et, dans un fracas terrible, m'ont fait exploser la cervelle, laquelle est allée écla-bousser le tablier du pont et, en contrebas, les galets gris, gros comme des calebasses... Mais je ne capitulerai pas, je suis innocent, je vous supplie de me relâcher, afin que j'aie me présenter à ces gens pour leur demander quel crime on me reproche en fin de compte. »

Au travers de ces paroles qui sortent de ma bouche comme un feu roulant, je vois se déformer le gros visage luisant du roi des enfers. Les juges à ses côtés ont le regard fuyant, ils n'osent me fixer droit dans les yeux. Il est clair qu'ils sont au courant de mon innocence, que, depuis le début, ils savent que je suis l'esprit d'une personne morte victime d'une injustice, mais voilà, pour des raisons inconnues de moi, ils jouent les sourds et les muets. Je continue de crier, je répète les mêmes phrases comme autant de cercles de la réincarnation. Le roi des enfers échange quelques phrases à voix basse avec les juges à ses côtés, puis il frappe la table du bâton destiné à intimider l'auditoire et dit :

« Ça suffit, Ximen Nao, on le sait que tu es innocent. Sur terre, ils sont nombreux ceux qui mériteraient la mort mais qui ne meurent pas pour autant, alors que tout aussi nombreux sont ceux qui ne devraient pas mourir mais qui meurent pourtant. Il s'agit d'une réalité sur laquelle notre tribunal n'a aucune prise. Pour l'heure, nous allons faire une exception en ta faveur et te rendre à la vie. »

Cet heureux événement, si subit, si écrasant, semble vouloir briser mon corps. Le roi des enfers jette alors devant moi une tablette triangulaire d'un rouge écarlate¹ et déclare avec impatience :

« Vous deux, Tête de bœuf et Face de cheval², raccompagnez-le ! »

Puis il se retire de la salle d'audience dans un grand mouvement de manches³, suivi par la foule des juges. La flamme des cierges vacille

1. Tablette portant des décrets de l'empereur ou les instructions des mandarins.

2. Les monstres, satellites du roi des enfers dans la mythologie chinoise.

3. Dans la Chine traditionnelle, les fonctionnaires impériaux portaient des robes à larges manches qu'ils agitaient de mille façons pour exprimer leurs humeurs ou pour signifier son congé à un interlocuteur.

sous le souffle d'air provoqué par leurs amples robes aux larges emmanchures. Deux sbires vêtus de noir, les reins ceints d'une haute bande d'étoffe orangée, s'approchent de moi depuis les deux côtés. L'un d'eux se penche pour ramasser la tablette et la fourre dans sa ceinture, l'autre me tire par un bras dans l'intention de me relever. J'entends le bruit sec que fait ce bras, sensation que les nerfs et les os se rompent. Je pousse un cri perçant. Le sbire qui détient la tablette donne une bourrade à son compère et dit sur le ton qu'un vieil homme expérimenté prendrait pour faire la leçon à un jeune blanc-bec écervelé :

« Merde ! Ma parole, t'as un petit pois dans le cerveau ou bien un vautour cendré t'aura crevé les yeux de son bec ? Tu vois pas qu'il est croquant comme un gros beignet de la dix-huitième rue de Tianjin ? »

Face à ses remontrances, le plus jeune des sbires lève les yeux au ciel, ne sachant plus que faire. Celui qui porte la plaquette reprend :

« Qu'est-ce que t'attends planté là ? Va donc chercher du sang d'âne ! »

L'autre se frappe la tête, son visage s'éclaire. Il se détourne, court vers la partie basse de la salle d'audience, déjà il revient portant un seau en bois tout taché de sang. L'ustensile semble très lourd, le sbire en a le corps ployé en avant, il trébuche comme s'il allait tomber à tout moment.

Il pose brusquement le lourd seau à côté de moi, j'en suis tout secoué. Je sens une puanteur à vous donner envie de vomir, une puanteur toute chaude qui semble encore garder la chaleur du corps de l'animal. L'image d'un âne que l'on vient de tuer surgit dans mon esprit pour disparaître immédiatement. Le sbire portant la plaquette attrape dans le seau une brosse faite de soies de porc, l'imbibe de ce sang visqueux, rouge foncé, et me la passe sur le crâne. Je ne peux retenir un cri bizarre sous l'effet de cette sensation étrange, faite de douleur et d'insensibilité à la fois, c'est comme si dix mille pointes d'aiguille me piquaient. J'entends le léger crépitement que font ma chair et ma peau brûlées, je les sens qui s'humectent de sang, je pense alors à la terre qui, après une longue période de sécheresse, reçoit la pluie tant attendue. En cet instant, la confusion règne dans mon esprit, je suis en proie à des sentiments divers. Le sbire, avec des gestes vifs et d'une grande dextérité, ceux d'un peintre chevronné, me barbouille tout le corps avec le sang d'âne, un coup de brosse après l'autre. À la fin, il élève le seau et me déverse le restant en pleine figure. Je sens

la vitalité déferler à nouveau dans mon corps, je retrouve force et courage. Sans leur aide, je me mets debout.

Malgré leurs noms, les deux sbires ne ressemblent guère à ces corps d'hommes surmontés d'une tête de bœuf ou de cheval que l'on peut voir sur les images représentant le monde des enfers. Leur corps est structuré comme celui des humains, la seule différence vient de la couleur de leur peau, elle semble teinte avec un élixir mystérieux, elle brille d'un éclat bleu éblouissant. Dans le monde des humains, j'ai rarement vu un bleu aussi distingué, il n'existe sur aucun tissu, sur aucune feuille d'arbre, seule une fleur, une toute petite fleur, éclore dans les marais du district de Dongbei, est de cette couleur, une fleur éclore le matin pour se faner le soir.

Soutenu sous les bras par les deux sbires à la taille élancée et au visage bleu, je traverse un tunnel sombre qui semble ne jamais avoir de fin. Sur les parois, de chaque côté, tous les trente ou quarante mètres, apparaît une applique étrange faisant penser à un corail ; une lampe en forme de coupe y est suspendue ; les effluves odorants de l'huile de soja qui s'y consume se font prégnants ou lointains tour à tour, et mon cerveau, selon le cas, passe de l'état de torpeur à celui de lucidité. À la lumière des lampes, je peux distinguer, accrochées au plafond voûté du tunnel, de nombreuses chauves-souris de taille gigantesque, leurs yeux lumineux brillent dans la pénombre, leurs fientes puantes, en forme de grains, tombent par moments sur mon crâne.

On finit par sortir du tunnel, puis on escalade une haute terrasse¹. Une vieille femme aux cheveux blancs avance vers moi une main blanche et grassouillette à la peau délicate, qui jure avec son âge. Munie d'une louche de bois toute noire, elle puise dans une marmite en fer crasseuse un liquide, noir également ; elle verse le breuvage qui exhale une odeur aigrelette dans un grand bol en laque rouge. Le sbire prend le bol à deux mains, me le tend et, avec un sourire visiblement malintentionné, il me dit :

« Allons, bois ! Une fois bu le contenu de ce bol, tu auras oublié souffrances, tourments et haines passés. »

1. Dans les temps anciens, quand les Chinois étaient loin des leurs, ils montaient sur des hauteurs pour regarder en direction du pays natal, ou bien ils faisaient édifier des terrasses élevées dans le même but. Ils pensaient que de telles terrasses existaient aussi dans le royaume des ombres.

J'agite la main en signe de refus et renverse le bol en répondant :

« Pas question, je veux ancrer profondément dans ma mémoire souffrances, tourments et haines passés, sinon mon retour dans le monde des humains n'aurait plus aucun sens. »

Je descends fièrement de la terrasse, les marches en planches de bois vibrent sous mes pieds. J'entends les sbires m'appeler par mon nom, ils dévalent les gradins en courant.

Alors nous foulons la terre du canton de Dongbei. Montagnes, rivières, végétation, tout m'est familier, sauf les poteaux blancs en bois fichés dans le sol, sur lesquels sont inscrits des noms que je connais et d'autres qui me sont étrangers. Il n'est pas jusqu'aux terres fertiles familiales qui ne soient hérissées de tels poteaux. Plus tard je devais comprendre que, pendant mon séjour outre-tombe, tandis que je réclamaïis qu'il me fût fait justice, on avait mis en œuvre la réforme agraire ; les terres des familles influentes avaient été distribuées aux pauvres qui ne possédaient rien et, bien sûr, ma famille n'était pas une exception. Certes, le partage des terres n'est pas un fait sans précédent dans l'Histoire, mais, avant de procéder à cette opération, quel besoin avait-on eu de me fusiller ?

On dirait que les sbires ont peur que je ne prenne la fuite, ils me collent de près, chacun de son côté, leurs mains glacées agrippent mes bras, comme feraient des serres. Le soleil brille, l'air est vivifiant, les oiseaux chantent dans le ciel, les lapins courent sur la terre, sur les bords non exposés au soleil des canaux d'irrigation et des cours d'eau l'éclat de la neige accumulée est aveuglant. Je jette un regard au visage bleu des sbires, je trouve soudain que ces deux satellites des enfers ont tout l'air d'acteurs en costume, maquillés, sur une scène de théâtre, à cette différence près : c'est qu'ici-bas on ne pourra jamais peindre un visage d'un bleu aussi pur et distingué.

Nous suivons la route le long de la rivière, dépassons une dizaine de villages, en chemin nous croisons de nombreuses personnes. Je reconnais plusieurs bons amis de localités voisines, mais chaque fois que je m'apprête à ouvrir la bouche pour leur donner le bonjour, les sbires, juste à temps, avec précision, me serrent à la gorge, si bien que je ne peux proférer le moindre son. J'exprime le vif mécontentement que je ressens en leur distribuant des coups de pied dans les tibias, ils ne bronchent pas, on dirait que leurs jambes n'ont

pas de terminaisons nerveuses. Je donne de la tête dans leurs visages, ils semblent faits en caoutchouc. Leurs mains qui serrent ma gorge ne se relâchent que lorsque nous ne croisons personne. Une charrette à cheval équipée de pneumatiques nous dépasse à vive allure, soulevant un nuage de poussière, l'odeur de sueur qui se dégage du corps de la bête me semble familière. Je vois Ma Wendou, le charretier, assis sur les brancards, il tient son fouet contre lui, une veste blanche en mouton usée jusqu'à la peau est jetée sur ses épaules, sa pipe à long tuyau et sa blague à tabac sont attachées ensemble, fourrées en biais dans le col au dos du vêtement. La blague se balance, comme la carte d'un débit de boisson. Si la charrette et le cheval sont bien ceux de la maison, le conducteur n'est pas un valet de chez nous. Je voudrais bien le rattraper pour lui demander de quoi il retourne, mais il m'est difficile d'échapper aux deux sbires qui me retiennent comme feraient des lianes. J'ai l'impression que le charretier a pu apercevoir ma silhouette, entendre le bruit de mes efforts pour me débattre, sentir cette étrange odeur, peu courante ici-bas, que dégage mon corps, pourtant il nous a dépassés à vive allure, comme s'il voulait fuir quelque malheur. Puis nous rencontrons une troupe, marchant sur des échasses et qui joue l'histoire du moine parti, sous les Tang, chercher les livres saints¹, ceux qui interprètent Sun Wukong et Zhu Bajie sont des gens du village que je connais bien. Au vu des banderoles qu'ils portent et à entendre leurs propos je comprends que nous sommes le premier jour de l'année 1950.

Alors que nous approchons du petit pont en pierre à l'entrée de mon village, je sens monter en moi des vagues d'inquiétude. Déjà j'aperçois, sous le pont, les galets teints par ma chair et mon sang. Des lambeaux d'étoffe et des cheveux sales y sont collés, il s'en dégage une forte odeur de sang. Dans les cavités délabrées du pont sont rassemblés trois chiens sauvages, deux couchés, un debout, deux noirs, un jaune. Ils ont tous le pelage luisant, la langue d'un rouge éclatant, les dents étincelantes, leurs yeux brillent.

1. Récit du *Voyage en Occident* (*Xi Youji*) : un moine bouddhiste partit en Inde en 629 et en revint en 645 avec de nombreux manuscrits sanscrits qu'il traduisit en chinois. Les personnages cités ensuite sont deux des disciples qui l'accompagnent : le singe et le cochon. Texte daté de la dynastie Yuan.

Dans sa nouvelle *La Vésicule biliaire*¹, Mo Yan décrit ce petit pont en pierre, il y parle aussi de ces chiens, fous de chair humaine. Il raconte l'histoire d'un fils aimant, lequel avait prélevé la vésicule biliaire d'un homme qu'on venait de fusiller et l'avait rapportée chez lui pour soigner une maladie des yeux dont souffrait sa mère. Bon nombre de récits rapportent l'efficacité de la vésicule biliaire de l'ours dans la guérison de telles maladies, mais l'on n'a jamais entendu dire que celle d'un être humain eût de tels pouvoirs. Ce sont là pures inventions de la part de ce petit drôle, n'allez surtout pas prendre ces fantaisies pour argent comptant.

Alors que nous sommes sur la portion de route entre le pont et ma demeure, la scène de mon exécution me revient à l'esprit.

On m'avait attaché les bras dans le dos avec une cordelette de chanvre, dans mon col était inséré un écriteau avec la mention « Condamné à mort ». Nous étions le vingt-troisième jour du douzième mois du calendrier lunaire, à sept jours de la fête du Printemps. Le vent était froid et mordant, des nuages noirs couvraient l'horizon, le grésil, pareil à des grains de riz blancs, entrainait dans mon cou par poignées. Mon épouse dame Bai, non loin derrière moi, pleurait, se lamentait, mais je n'entendais ni la voix de Yingchun, ma première concubine, ni celle de Qiuxiang, la deuxième. Yingchun avait deux enfants en bas âge, qu'elle ne fût pas venue m'accompagner pouvait se comprendre, mais Qiuxiang n'avait pas cette excuse, et puis elle était jeune, son absence était une déception pour moi. Après m'être arrêté sur le pont, je me suis retourné brusquement, alors j'ai vu à quelques mètres de moi Huang Tong, le chef de la milice populaire, ainsi que la dizaine de soldats qui le suivaient. Je leur ai dit :

« Messieurs, nous sommes tous du même village, il n'y a jamais eu entre nous d'inimitié, ni d'injustice, et si moi, votre cadet, j'ai quelque tort envers vous, il suffit de me le dire, à quoi bon tout cela ? »

Huang Tong m'a lancé un regard profond, mais déjà ses yeux se faisaient fuyants. Ses pupilles dorées étaient tellement brillantes qu'on

1. Les récits du personnage Mo Yan qu'on lira dans ce roman sont tous imaginaires, à l'exception de *Récit d'une vengeance*, non traduit en français, et *Explosion*.

LA DURE LOI DU KARMA

aurait dit deux étoiles d'or. Huang Tong, ah, Huang Tong, tes parents ont bien choisi ton nom¹. Huang Tong m'a dit :

« Trêve de bavardages, c'est la politique qui le veut ! »

J'ai poursuivi ma plaidoirie :

« Messieurs, il faut au moins que je sache pourquoi je vais mourir, quel article de la loi ai-je donc enfreint ? »

Huang Tong a répondu :

« T'auras qu'à le demander une fois que tu seras devant le roi des enfers. »

Il a élevé soudain le fusil dont j'ai parlé, le canon n'était qu'à une dizaine de centimètres de mon front, puis j'ai eu comme l'impression que ma tête volait, puis j'ai vu l'éclat du feu, j'ai entendu le bruit d'une déflagration qui me semblait venir de très loin, j'ai senti la bonne odeur de la poudre flottant dans l'air...

Le portail de ma demeure est entrebâillé, par la fente on peut apercevoir de nombreuses silhouettes dans la cour : sauraient-ils que je suis de retour ? Je dis aux messagers d'outre-tombe :

« Frères, la route a été dure pour vous ! »

Je vois le sourire rusé sur le visage bleu des sbires, mais, avant même que j'aie pu réfléchir au sens qu'il revêt, me tenant par les bras, ils me poussent violemment en avant.

Tout est noir devant moi, j'ai l'impression d'être englouti dans une masse d'eau, quand soudain une exclamation de joie retentit à mes oreilles :

« Ça y est, il est né ! »

J'ouvre les yeux et me vois, le corps tout collant d'un liquide poisseux, allongé derrière la croupe d'une ânesse. Juste ciel ! Qui aurait pu imaginer que moi, Ximen Nao, un notable authentique, qui a reçu l'éducation auprès d'un précepteur privé, qui sait lire et interpréter les textes, deviendrais un ânon aux quatre sabots blancs comme neige et au mufle rose pâle !

1. Huang, le patronyme, signifie « Jaune », Tong, le prénom veut dire « Prunelles ».